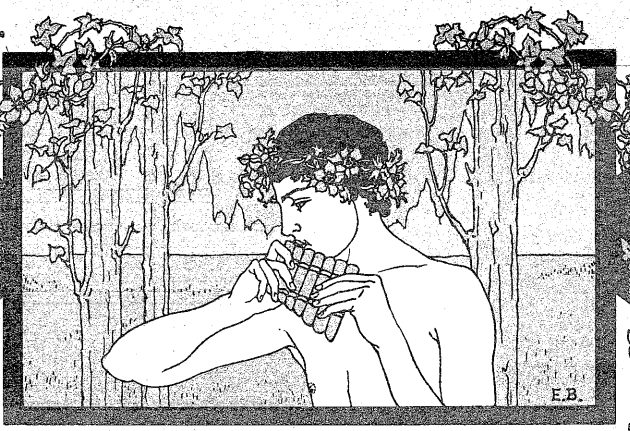
W.L. Schwarz



Comte JACQUES D'ADELSWÆRD-FERSEN

Choix de Poèmes

1901-1913

The hind thad would be
mated by the lion
Must die for love.

SHAKESPEARE

PARIS
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR
Succr de LÉON VANIER
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1914

841.7 A23

Choix de Poèmes

1901-1913

DU MÊME AUTEUR

Vers :

Chansons Légères. 1901. (A. Messein, Paris).
L'Hymnaire d'Adonis. 1902. (A. Messein, Paris).
Les Cortèges qui sont passés. 1903. (A. Messein, Paris).
L'Amour enseveli. 1904. (A. Messein, Paris).
Le danseur aux caresses. 1906. (A. Messein, Paris).
Ainsi chantait Marsyas. 1907. (A. Messein, Paris).
Ode à l'Italie. 1913. (Jouve, Paris).

Vers et Proses :

Ébauches et Débauches. 1902. (A. Messein, Paris).

Prose :

Notre-Dame des Mers Mortes. 1902. (Sevin et Rey, Paris).
Une Jeunesse. 1906. (A. Messein, Paris).
Et le Feu s'éteignit sur la Mer. 1910. (A. Messein, Paris).
Le Baiser de Narcisse. 1912. Édition de luxe avec dessins d'E. Brisset. (Michaud, Reims).
Le Sourire aux yeux fermés. 1912. (Ambert, Paris).

POUR PARAITRE

Vers :

Paradinya suivi de **Flûtes du Silence.** (Éd. de Pan. Figuière Paris).

Roman :

Plus près des Dieux.

Théâtre :

Le Royaume de l'Oubli. En collaboration avec Daniel Bory

COMTE JACQUES D'ADELSWÆRD-FERSEN

Choix de Poèmes

1901-1913

The hind thad would be
mated by the lion
Must die for love.

SHAKESPEARE.

PARIS
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR
SUCCESSEUR DE LÉON VANIER
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1913

IL A ÉTÉ TIRÉ :

2 exemplaires sur papier Japon, numérotés 1 et 2, et
7 exemplaires sur papier Hollande, numérotés 3 à 9.

POUR LE PRINCE ABANDONNÉ

(1912)

N°

336446

Paul Léautaud
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

POUR LE PRINCE ABANDONNÉ

Prince, tout seul au monde avec vos souvenirs,
Regardez l'automnal bûcher du crépuscule :
L'horizon est en feu dans la nuit qui recule...
Sur la mer, c'est Shelley inanimé qu'on brûle...
Ce soir frémit d'angoisse, et les dieux vont mourir !

Écoutez : Rien n'a su dissiper la tristesse
Qui donne à votre front la pâleur d'un exil ;
De beaux vers ont neigé sur des chansons d'avril,
Un concert invisible a caressé, subtil,
Votre cœur tout humain, sanglotant de caresses...

Rien n'a su vous douloir d'évoquer tour à tour
Quelque marbre aperçu dans Rome dédaigneuse,
La voix d'un berger grec alangui sous l'yeuse,
Ou les Ceylans lointains qu'on hume en tubéreuse,
Paradinyas perdus dont s'énivrait l'amour !

Permettez de blottir vos vingt ans — ce vol d'anges —
Au creux de ma poitrine et tout près de mon cœur...
Reposez sur la natte aux mystiques fraîcheurs...
Car je sais le secret qui guérit la douleur,
Et je connais l'idole aux miracles étranges.

*
* *

La lampe du yamen va luire dans les fleurs ;
Sa petite flamme a l'air d'un doigt de lumière...
Reposez. Le silence est un peu la prière...
Et voyez ce cristal où veille un philtre austère :
Voilà l'hostie errante et l'âme des senteurs...

*
* *

Opium ! Mur nocturne hérissé de fantômes,
Lacustre palais noir, temple aux cloches d'oubli,
Découvre aux suppliants ton seuil enseveli,
Laisse-les reposer un peu sur tes grands lits
Devant les baies d'Along qui forment ton royaume...

Opium, nous t'aimons ! ton calme triste et fier
Berce ce fils de Roi — le chagrin qui nous ronge — !
Nous t'aimons, opium, car loin des lourds mensonges,
Ta voix de spleen et d'or nous célèbre les songes
Qui n'ont pas de réveil pour celui qui te sert...

Nous irons promener — Croyants qu'un rêve embrase —
Ta majesté stérile et ton baiser amer
Jusqu'aux pieds du Bouddah, parmi les lotus clairs...
Opium ! toi l'immense et prophétique mer,
Souffres que notre espoir s'embarque sur l'Extase !

*
* *

Alors, ô Prince-enfant, la vision vermeille
Surgira des splendeurs d'un matin inconnu :
De la musique ailée effleurera les nues,
Et vous, comme aux jours purs, vous, lumineux et nu,
Verrez de loin venir la terre sans pareille...

Accablé de soleil et tout ambré d'odeurs,
Son beau rivage rose, en s'offrant comme escale,
Vous laissera rêver dans la nuit tropicale
Aux ivresses de la randonnée ancestrale
Qui partait vers le sud saccager du Bonheur !

Sans chercher à savoir pourquoi l'on est languide,
Mille esclaves, aux yeux pleins de peur et d'amour,
Mimeront sur la flûte et près de l'eau limpide
Je ne sais quel hymen caresseur et morbide...
Et vous vivrez ces jours dans l'oubli de ces jours !...

Jusqu'à ce que brisé par les fébriles sèves,
Ne vous éveillant las d'orgiaque désir,
Et tel qu'un roi Louis II qui préfère mourir,
Vous ne crispiez vos mains féroces de plaisir
Sur le flexible col de tous ces trop beaux Rêves !

CHANSONS LÉGÈRES

(1901)

PETIT LEVER

Des oiseaux,
Des fleurs, des marjolaines ;
Le décor fait pour une reine :
Un berger avec ses troupeaux.

Des oiseaux,
Des parfums, ombres vaines,
Des chansons douces que l'on mène
Au gré du rêve, au fil de l'eau.

Des oiseaux bleus, des oiseaux gris, des oiseaux pâles,
Des cris de joie, des cris d'effroi, des cris, des râles,
Et les moutons paissant les herbages exquis

Ont attendu la Cendrillon de fable, qui
Venant d'où le soleil chaque matin s'élance,
Paraît en grand pourpoint, faisant la révérence !

UN PEU VERLAINE, UN PEU WATTEAU

Tes doigts rêveurs et doux, si divinement grêles,
Ont voulu caresser la viole d'Amour ;
Le soir tombait... Tout était bleu comme un velours,
Et jusque dans la nuit mon cœur avait des ailes !

Mais mon cœur imprégna le vieil instrument sourd,
Où jadis Pergolèse avait chanté ses belles...
Tes doigts rêveurs et doux si cruellement grêles,
Ont voulu torturer la viole d'Amour.

Et tu trouvas cet air délirant de carnage,
Ton œil brillait, ta dent grinçait, ta chair sauvage
Disait son horreur de moi !... Le soir était bleu,

Vers les fleurs se penchait la lente luciole...
Un immense pardon tombait du haut des cieux ;
Et par tes doigts l'Amour mourut sur la viole !

PARIS S'ÉTEND AU LOIN...

Paris s'étend au loin sous le soleil d'automne,
Paris naît dans le matin très pâle. Il bourdonne
Dans son lit de maisons, de fumée et de ciel
Comme un vaste océan perverti et cruel,
Qui dans sa marée haute engloutirait des âmes...
Oui : des gens meurent là, sur un grabat infâme,
Que leur rêve a tués. D'autres ouvrent les yeux,
Encor tout ignorants de leur destin farouche ;
Des innocents heureux, le sourire à la bouche,
Regardent sans le voir quelqu'affreux gladiateur...
Il passe à l'horizon des plaintes et des peines,
Ces effrois, des clameurs et des souffles de haine,
Et le Soleil, là-haut, fait fête aux massacreurs !

Oh ! cette vie de rut bestial et de folie
Dans ce grand Paris ivrogne, dans cette orgie,
Sous le firmament pur comme un regard de Dieu !

INAUGURAL

Voici que j'ai posé des lys dans tous les vases,
Mon cœur est embaumé de toi comme eux des fleurs,
Et pour te recevoir j'ai oublié mes pleurs,
J'ai appris des baisers et des chansons d'extase.

Je t'attends, le regard perdu vers le soleil ;
Ta voix chante en mon être une exquise musique,
Des souvenirs de grâce très mélancolique
S'effarouchent ainsi que des oiseaux vermeils ;

Car tu es demeuré l'image douce et tendre...
Je pense à tous les ciels contenus dans tes yeux,
Je t'aime ! et je bénis mon désir soucieux
Qui fait que j'ai vécu mon passé à t'attendre...

TREIZE ANS

Avec tes cheveux blonds et tes grands yeux cernés
Et le hâle saxon de ton joli visage
Je te retrouve ainsi qu'un prince ou bien qu'un page,
Mignard, dans ton eton de gosse efféminé.

Je te vois au tennis où le jeu des raquettes
Me renvoyait ton rire en place de volant ;
C'est parfois dans les prés où très félinement
Tu laissais sur mes mains rouler ta jeune tête.

Mais surtout par les soirs où l'on restait tous deux
Par ce dimanche anglais plein de sermons, et pire
Qu'une mort au désert — où tu lisais Shakspeare,
Et où tu me jetais des regards amoureux.

SADISME

J'ai rêvé que je buvais tes yeux
Lentement et doucement... mieux
Que le poison le plus précieux
Tes grands yeux clairs, tes grands yeux bleus,
J'ai rêvé que je buvais tes yeux.

J'ai rêvé que je clouais tes lèvres
Ainsi qu'un rouge écrin d'orfèvre
Contenant ce vase de Sèvres :
Notre amour si frêle et si mièvre ;
J'ai rêvé que je clouais tes lèvres.

J'ai rêvé que je mordais ton cœur
Au goût de vermine et de fleur ;
Ton sang giclait avec fureur
Comme en rançon de ma douleur !...
J'ai rêvé que je mordais ton cœur

Pour calmer mon ardeur sauvage !

SOMMEIL PAÏEN

Ne ferme pas les yeux quand je t'embrasse ainsi :
Je veux que mes baisers caressent tes prunelles,
Et que l'azur des lacs qui dorment sous leurs ailes
Tremble, comme au frisson d'un émoi adouci.

Je veux voir mes baisers survivre dans ton âme
Et des bouquets d'amour naître de leur chanson,
Parfums abandonnés en exquise rançon
De mon cœur prisonnier qui s'exalte de flammes.

Je veux sentir ta chair étreinte, ton corps las
Affiner son instinct jusqu'aux minimes veines,
Que tu sois parcouru d'une angoisse lointaine...
Je veux que, pantelant, tu dormes dans mes bras !

FRAICHEUR

Je me suis reposé au détour d'une allée.
Autour de moi, le bois riait sous le ciel pur,

Les feuillages formaient des dentelles d'azur
Dans lesquelles l'oiseau chantait, — musique ailée... —

L'herbe était grasse et lourde ; un frelon voltigea,
Cherchant parmi les fleurs sa bourdonnante abeille.

Ah ! silence ineffable... un arbre, près de là,
Me berçait de parfum et de pensées vermeilles.

Parfois, sur ma main pâle, un pétale tombait
Blanc et lent, voltigeant comme un léger grésil ;

L'on eût dit que très loin un cygne agonisait,
Dans cette odeur de rose et cette fin d'avril...

DÉSIR

Le ciel est calme, ainsi qu'un chaste souvenir :
Il semble le manteau de la Vierge qui passe ;
Le soleil est si doux qu'un peu de vent l'efface...
D'un seul de tes baisers, je voudrais bien mourir.

Je rêve d'une barque aux lointaines musiques,
Où l'on serait tous deux sur des lits de velours,
Avec nos corps unis pour célébrer l'Amour,
Auquel l'on adressait nos grands vœux nostalgiques.

Là, les yeux enchantés d'extase et de douceur,
Tes lèvres égrenant la câline prière,
Tandis que je me pencherais vers la rivière
Pour cueillir et t'offrir quelque lotus en fleur,

L'on sentirait planer sur nos deux âmes closes
Un étrange parfum d'église et de désir ;
D'un seul de tes baisers, je voudrais bien mourir,
Tandis que sur nos fronts s'épuiseraient des roses.

ÉBAUCHES ET DÉBAUCHES

(1902)

LE JOUR OU NOTRE AMOUR...

Le jour où notre amour sera près de mourir
Ainsi qu'une colombe au bout d'un long voyage,
Le jour où nous verrons confusément l'image
D'une autre se dresser en un lointain désir,

Quand nos yeux souriront à des langueurs nouvelles
Et qu'à nous rencontrer le cœur ne battra plus,
Lorsque tout sera dit et que les hymnes lus
Auront cessé d'errer sur nos lèvres fidèles.

Que même nos baisers auront perdu l'ardeur
Qui nous faisait confondre avec nos corps, nos rêves,
S'il faut en ce monde, hélas ! que tout s'achève
Et que l'amour se fane et que passent les fleurs,

Si des regards mouillés et d'étranges prières
Détournent ton chemin de notre sentier bleu,
Si des doigts frissonnants t'attirent, anxieux,
Et que dans tout cela tu voies la lumière,

Le jour où notre amour sera près de mourir
— O toi qui fus ma vie enfantine et légère —
Il faudra que la mort soit belle, triste et fière,
Pour en garder intact l'idéal souvenir !

Il nous faudra choisir un de ces soirs d'automne
Où les parcs solennels ressemblent à de l'or,
Où le soleil pâli, rendu plus calme encor,
Brille comme un bijou au front d'une madone.

... Un parc abandonné où flotte du soleil
Et des feux, par endroits, brûlant des herbes mortes,
Et des vases de marbre et de branlantes portes
Avec un chant très doux de flûte, dans le ciel...

Il nous faudra choisir une route plus grise
Conduisant vers un but que nous ne saurons pas,
Et nous écouterons sur la terre nos pas
S'éloigner comme en nous les voluptés exquises ;

Nos voix murmureront quelques mots épeurés
Qui rendront plus terrible, après eux, le silence...
Et ce sera déjà le premier soir d'absence
Malgré que tous les deux nous restions errer !

Car les doigts désunis et se frôlant quand même
Contiennent des ferments de haine et de douleur :
Il vaut mieux se quitter sans honte et sans rancœur
Comme on ferme les yeux après un long poème...

Quand nous aurons marché, étonnés et pensifs,
Sous la haute futaie et parmi les grands arbres,
Lorsque tu sentiras ton cœur pareil aux marbres,
Aux marbres des statues dans les bosquets plaintifs,

Sans un mot de colère et sans un seul reproche
Nos mains s'éloigneront pour toute éternité ;
Le soleil aura l'air de mourir en clarté,
Et les chansons d'adieu nous sembleront plus proches...

... Alors, dans le désert, dans l'abandon du soir,
Peut-être qu'au détour du chemin solitaire
Écouterais-je encor l'écho lointain se taire,
Et le vent palpiter parmi les roseaux noirs...

J'AI LE PARFUM...

J'ai le parfum de son baiser et de sa bouche...
Le soleil qui se fane au loin tel que ses yeux,
Tel que ses yeux noyés par l'étreinte farouche,
Me fait très doucement poète aux pourquois bleus.

Des mots et des chansons, lorsque tu fus partie,
M'ont caressé, mignonne, en des vitraux d'émail,
C'est comme si j'avais ouvert un éventail
Frêle de souvenirs et de grâce jolie.

Oh ! j'ai besoin de toi pour continuer à vivre,
Je sens que mon amour rôde autour de ton corps
Et si c'est un poison dont le désir m'enivre
C'est aussi un poison dont mon désir s'endort...

O TOI, DONT LA MUSIQUE...

O toi, dont la musique a chanté la Tristesse,
Toi, l'âpre et douloureux compagnon de l'Amour
Qui veilles comme une ombre endormeuse des jours,
Souvenir ! vision des défuntes jeunesses...

Souvenir, lien d'argent qui touche au nouveau-né
Et qui part dans la vie à sa trace, à sa suite ;
Souvenir ! ô chanson si chastement redite,
Faible écho du lointain par l'écho ramené...

O Souvenir sacré qui erre dans nos moelles
Avec nous confondu, ainsi qu'en un foyer
Les cendres où l'on voit de temps en temps briller
Et mourir doucement le regard d'une étoile,

Souvenir, culte ardent de toutes les beautés,
Reliquaire vivant que je porte en moi-même,
Dont je touche en tremblant, parce que je les aime,
Les trésors disparus dans leur fagilité,

O Frère sombre et doux, plein de mélancolie,
Sur lequel par moments je me penche et je prie
Comme sur une image éclose de mon cœur,
O Rêve déchirant, épars sur le Bonheur,

Caresse intérieure et morsure éternelle
Qui fais saigner nos yeux d'un continu regret,
Frêle et chaud rossignol caché dans un cyprès
Dont l'appel éperdu semble vouloir des ailes,

Harmonie aux cent voix, spectre lourd de désir,
Pourquoi fais-tu revivre en nos yeux tant d'ivresses?
O toi dont la musique a pleuré la Tristesse
Abandonnes aux morts tout ce qui doit mourir!

SUR LA LAGUNE...

Sur la lagune douce où mon rêve se penche
La lune erre comme une violette blanche ;

Des feux roses et verts étoilent les canaux :
Au loin des voix frissonnent, et glissent sur l'eau...

Elle est à la fenêtre, elle attend, elle chante;
Elle attend je ne sais quelle caresse lente

Dont son sein durcirait comme un épi d'avril...
Le jardin d'oliviers est plein du frais babil

Des nids dont le sommeil n'a point pris la couvée;
Elle est bien près de moi la charmante épousée,

Et mon cœur se sent jeune à cause de son cœur...
Et mes lèvres sont là pour baiser son odeur,

L'odeur de ses cheveux où s'est jouée la brise.
... La nuit vient peu à peu enivrante et exquise,

C'est l'heure des oublis au si pâle horizon :
Que nos corps soient une même adoration,

Que nos élans câlins l'un sur l'autre nous penchent !
... La lune erre comme une violette blanche !

Au lointain, ce seront de vagues mandolines,
Pour bercer notre amour d'adolescents pervers,
Et le soir tombera sur les citronniers verts
Avec la douceur d'une écharpe en mousseline :

Alors nous nous prendrons tous les deux, sans un cri,
D'une étreinte à la fois voluptueuse et douce ;
Nos corps se chercheront dans l'ombre et dans la mousse
Et ne feront plus qu'un lorsqu'ils se seront pris,

Tandis que des pensées presque mélancoliques
Planeront sur nos yeux encor las de baisers,
Et que nous sentirons la mort sur nous peser,
Parmi l'effroi et l'or d'automnales musiques !

Endors-toi ! Les forêts et les eaux se sont tues...
Sur le lac bleu de lune, autour des longs roseaux,
Seuls, les grands nénuphars, comme de blancs oiseaux,
Nagent exquisemment en vagues avenues...

Endors-toi, car le ciel t'écoutera dormir !
En leurs profondeurs d'or, les étoiles sommeillent :
On dirait des vaisseaux qui sans bruit appareillent
Vers quelque mer obscure où de l'or va surgir.

Endors-toi, mes bras frais enlaceront ton rêve,
Je bercerai ta tête à l'enfantin repos ;
D'un baiser je clorai ton regard déjà clos,
Endors-toi, mes bras frais enlaceront ton rêve...

Venise, ô dogaresse, ô sultane endormie
Sous l'éternel baiser des vagues de la mer !
D'autres ont célébré ton charme doux et clair,
Je n'ai jamais connu que ta mélancolie.

D'autres ont admiré le feu qui danse encor,
Oublié par le temps, sur l'eau de tes lagunes ;
Est-ce parce que moi je rêvais à quelqu'une ?
J'ai vainement cherché la joie aux sequins d'or.

D'autres enfin, venus avec des cœurs d'artiste,
Ont désiré t'avoir et t'embrasser tout bas,
Ils auraient contenu l'Infini dans leurs bras :
Moi, je n'ai que moi seul pour bercer mes yeux tristes...

Mais j'ai compris, ô Ville éclose du baiser,
Ville plus que toute autre, humaine et pantelante,
Le Souvenir épars sur ta Beauté dolente,
Et ce qui fait pleurer lorsqu'on est loin de toi !

J'ai compris le regret de tes palais splendides,
J'ai compris le regret de tes palais déserts,
Et, lorsqu'en écoutant la plainte de la mer,
D'autres ont cru goûter à tes lèvres humides,

Ils ne soupçonnaient pas qu'en éternel remord
Des fautes inconnues ou connues de l'Histoire,
Pauvre femme à genoux, tu appelais un mort,
Et que ta voix pleurait les ruines de la Gloire !

Pourtant, te souviens-tu, la fois où je te vis,
Comme tu avais su te faire jeune et belle :
Le Passé effrayé par quelques hirondelles
Aux approches du jour, bien loin s'était enfui...

Te souviens-tu alors de l'enfant blond et frêle
Qui vint sur ton rivage évoquer la Douleur ?
Peut-être à ce moment portais-je dans mon cœur
Le ferment ignoré de strophes immortelles :

Car mes regards penchés pour lire l'Avenir
Au fond de l'eau profonde où dormait la nuit claire,
Avaient dans leur douceur cette calme lumière
Que donne le génie à ceux qui vont souffrir !

L'HYMNAIRE D'ADONIS

(1902)

DANSE SATYRIQUE

Par les aurores d'or où l'herbe est endormie
Sous la rosée qui fut les larmes de la nuit,
Par les aurores d'or où les chansons amies
Avec un bruit d'oiseaux s'éveillent dans les nids,

Je suis parti léger, plus léger qu'une chèvre,
A travers les labours et les bois frissonnants
Avec des bandeaux clairs et un arc en bois blanc,
Pour aller conquérir, jeune Adonis, ta lèvre !

J'entendais les appels des bergers et des fleurs,
— Les étangs traversés reflétaient ton sourire —
Et par endroits des chants modulés sur des lyres
Célébraient à eux seuls ta vivante douceur.

Je voyais des enfants comme moi, en murmure
Autour de tes statues où je leur ressemblais ;
Ils t'offraient des lilas, des parfums et du lait,
Et tout cela errait, joli, dans la verdure.

Et le ciel infini, ce ciel des temples grecs,
Qui rend les Dieux plus beaux et chastes les prières,
Jetait sur tes croyants un voile de lumière
Où les cœurs crépitaient comme un feu de bois sec ;

Mais au soir triste et pur je revins plus fidèle,
Moins joyeux et plus calme, et j'avais dans mon cœur
Le mystique secret des divines douleurs
Dont tu sais conquérir tes esclaves rebelles :

Les champs laissaient au loin voltiger de l'oubli
Parmi les feux brillant sur les hautes montagnes ;
Un doux repos latin caressait la campagne...
Et je me sentais chaste, et le mal aboli.

Les mythes très anciens où régnait ton empire
Palpitaient dans ma chair surprise vaguement ;
J'aurais voulu mourir d'un baiser au moment
De ce soir triste et pur comme un premier délire !

C'est pourquoi me voici tout en pleurs à tes pieds,
A tes pieds plus soyeux que l'aile des colombes,
Et je t'offre mon cœur comme une coupe tombe
Lourde des fruits vermeils qu'a cueillis le berger.

Et je t'offre mes chants, mes rêves, ma prière
De mâles cris d'amour, des défis, des baisers,
Des rêves enfantins pareils au ciel rosé
Et ma bouche mouillée pour dire cet Hymnaire !

LE JOUEUR DE SYRINX

Par les soleils de mai où l'herbe est enivrante
Des parfums que l'aurore y avait déposés,
Le joueur de syrinx, nu comme un dieu rosé,
Vient au temple d'Amour sacrifier et chante.

Ses longs cheveux pareils à des raisins dorés
Jettent sur son visage une ombre de caresse,
Et ses membres sont bruns sous l'étoffe qu'il laisse
Tomber avec dédain vers l'autel consacré.

Et son regard ressemble au cristal des fontaines,
Son regard où mourut et naîtra le désir,
Et sa lèvre a l'odeur des vagues souvenirs
Qu'on respire en tremblant avec des joies lointaines.

... Par les soleils de mai où l'herbe est enivrante,
Au seuil du temple grec où volent les oiseaux,
Le joueur de syrinx, sur son bois de roseau,
Consacre au bel Amour sa force adolescente !

AURORE

Lorsque le matin chante à l'horizon coquet
Et vient d'un pas furtif et d'une mine osée,
Epingler sur les fleurs des gouttes de rosée,
Des gouttes de rosée aux gouttes des muguets ;

Lorsque l'aurore tremble avec un air de dire
Bonjour aux oiseaux clairs qui rient dans les bosquets,
Lorsque les moucherons jettent de l'or tout frais
Dans un rai de soleil pur comme ton sourire,

L'Eros au pied léger, bondissant sur les roses,
Vient cueillir des baisers près des âmes décloses ;
C'est l'heure exquise et tendre où il faudrait partir,

Partir vers l'Orient tout casqué de lumière,
Et respirer la Vie éparse de la Terre,
Les doigts pleins de frissons, le cœur plein de désirs !...

PAGANISME

Mon cœur a renié les caresses infâmes
Où vont se polluer les corps des jeunes gens,
Et les femmes d'amour aux regards obligeants,
Qui du musc de leur chair empoisonnent nos âmes !

Une autre nostalgie a fait frémir mon cœur.
... Ce fut en parcourant la poésie ancienne,
Qui parle d'amitiés étranges et païennes,
Chansons d'adolescence aux viriles langueurs,

Que j'ai rêvé mourir, bercé par la voix claire
D'un enfant comme moi, très jeune et triste un peu,
Avec le bleu du ciel attique dans ses yeux,
Et sur sa chair nacrée un reflet de prière...

Cela parmi les lys, les cyprès, les lauriers
Et l'enlacement vert des légers térébinthes,
Avec un faible écho de flûte mal éteinte,
Quelque murmure ou bien l'appel d'un chevrier,

Caressé par des doigts ailés et distraits presque,
Que j'ai rêvé mourir, sur un lit de lilas
Bercé par un joli petit Bacchos de fresque
Né sous le ciel marbré de la limpide Hellas !

SI TU CRAINS...

Si tu crains les baisers, petit Giton trop triste,
Si ton âme ressemble au lointain horizon
Qui vacille et qui meurt sous les bleues lunaisons,
Si l'effroi dort dans tes larges yeux d'améthyste,

Si ton corps, o Giton, frissonne à mon amour
Comme ces fleurs d'azur que l'on touche du doigt,
Si lorsque le soir calme et doux tu m'aperçois,
Peureux, tu veux t'enfuir avec la fin du jour,

Je garderai ton image en moi ; vers l'orée
J'irai, tel qu'autrefois, aux nymphes bocagères,
Offrir des agneaux blancs, couverts de capillaires,
A l'Eros qui ressemble à ta forme adorée !

LA CHAMBRE EST MOLLE ENCOR...

La chambre est mollé encor des songes de la nuit,
Un parfum de jasmin et de batiste fine
Flotte et vient caresser leur étreinte enfantine :
On dort avec des airs de puéril ennui.

Et leur lèvre est rosée et leurs yeux ont des cernes,
Des cernes violets, meurtris par le sommeil ;
Ils soupirent parfois dans leur rêve vermeil,
Sans que leurs corps mêlés de l'autre se discerne :

On dirait deux gamins éperdument pervers,
Sur un lit de collège ou sur la mousse épaisse,
Comptant leurs quinze années et leur blonde jeunesse
Sur un clavier de dents de lait, de regards clairs.

Leurs doigts, petits doigts blancs comme des clairs de lunes,
Se cherchent vaguement, et errent sous les draps,
A la recherche du duvet de jeune chat,
Qui commence à fleurir aux creux des ombres brunes ;

Tandis que des rideaux entr'ouverts sur le ciel,
On aperçoit tout bleu, réveillé et tranquille,
Le jardin où l'oiseau roucoule son idylle,
Et les grands bois couverts d'un chapeau de soleil !...

CAUSERIE

Ils causent, tous les deux, dans l'ombre... exquisemment,
Les mots semblent distraits à errer sur leurs lèvres,
On dirait l'envolée très languissante et mièvre
D'oiseaux mélodieux et de tendres serments.

Cependant leurs voix s'angélisent par moments,
A mesure qu'au ciel se meurt la teinte rose ;
Ils goûtent la douceur de se dire des choses
Banales, des secrets très simples en tremblant.

Voici la seule fois, et c'est la fois dernière,
Où demeurés tous deux ils pourraient se vouloir ;
Ils préfèrent rester et rêver, dans le soir,
Au bonheur infini d'une muette prière...

Et s'alanguir ainsi dans l'ombre, exquisemment !

APRÈS

Le soir de ton départ vers les terres lointaines,
Je suis resté longtemps comme un homme étourdi ;
Les yeux encor fixés sur l'allée que tu pris,
Je sentais vaguement l'étendue de ma peine.

Je suis resté longtemps accoudé au jardin,
Près de ce petit banc où nos mains se frôlèrent,
Dans l'air doux il flottait une senteur légère,
Pareille à ta senteur que je connais si bien ;

Je suis resté rêveur ; j'écoutais la musique
De tes premiers aveux, tinter, chanter en moi,
Et quand j'ouvris les yeux, le soleil, comme un roi,
Lentement se signait au soir apostolique...

Alors j'ai attendu qu'il meure tout à fait,
Qu'à l'horizon fané ses traces disparaissent,
Et puis j'ai dit adieu à toutes tes caresses,
Et j'ai compris alors à quel point je t'aimais !

LES CORTÈGES QUI SONT PASSÉS

(1903)

ODE A LA FIANCÉE

Dire que vous viendrez, souriante et gamine,
Par un matin d'été, des roses aux cheveux,
Et que sans me parler, d'un geste en mousseline,
Vous garderez mon cœur dans le ciel de vos yeux !

Vous serez enfantine et vous serez charmante,
Et vous serez la sœur que longtemps j'attendis,
Et quand vous paraîtrez au seuil du Paradis,
J'en aurai tant de joie que j'oublierai l'attente...

Je vous dirai : je t'aime ! ainsi qu'on parle à Dieu,
Et vos doigts frôleront mes deux mains en prière,
En moi, je sentirai comme de la lumière,
Et les anges vermeils nous béniront tous deux.

Enfin je sortirai de mon lointain silence,
Et les mots les plus chers et les mots les plus doux,
Mes larmes de jadis, mes jeunes espérances
Avec mon jeune amour seront à vos genoux.

Et peut-être qu'alors, à m'entendre occupée,
Emue par ces appels, vous oublierez vos jeux
Et qu'ayant pour hochet mon cœur victorieux,
Tu me tendras ta lèvre en cachant ta poupée!

QUE M'IMPORTE LA MORT...

Que m'importe la mort, puisque j'ai ton amour!
Puisque j'ai ton amour, que m'importe le monde?
Le soleil a baisé ta chevelure blonde,
Et tes yeux de caresse ont absorbé le jour!

Tu es pour moi l'unique et l'étrange chimère...
Le reste disparaît, et je le foule aux pieds...
Je donnerais ma vie, et son geste altier,
Pour un de tes regards que j'exalte en prière.

Le ciel n'existe plus, si ce n'est ton baiser!
Je méprise les fleurs, si ce n'est ton haleine...
Et l'étoile qui tremble au sein des mers lointaines
Est moins belle que toi et ne m'a pas grisé!

Je n'ai pas le regret des branches frissonnantes
Qu'agite avec douceur le dernier vent du soir,
Mais je souffre et je meurs de ne pas te revoir
Heureuse entre mes bras, tentatrice et vivante !

Je te veux, je te veux, dans un désir brutal,
Dans un désir très triste et presque nostalgique ;
Et souvent loin de toi comme un enfant mystique,
J'évoque les pays d'un voyage idéal

Où je te cacherais, ô ma nudité blonde,
Loin des humains méchants, loin de Dieu, loin du jour !
Que m'importe la mort, puisque j'ai ton amour ;
Puisque j'ai ton amour, que m'importe le monde !

VOUS QUI LISEZ...

Vous qui lisez nos vers au clair de votre lampe,
Et feuilletez nos cœurs avec un doigt distrait,
O vous, les Inconnus, qui, sachant nos secrets,
Ecoutez le sang battre aux veines de nos tempes,

Vous qui, l'esprit tranquille et les sens apaisés,
Demandez à nos cris l'émotion divine,
Et sous notre douleur voulez que l'on devine
Les agonies du Rêve et l'Espoir écrasé,

O vous, qui, froidement, désirez la torture
Et dépecez à vif nos cruelles amours,
Qui cherchez dans un livre l'éphémère Toujours,
En oubliant nos noms, nos vies et nos blessures,

Pensez à ces instants de sauvages douleurs
Où notre enthousiasme au désespoir se brise,
Et pour que votre esprit trouve notre âme exquise
A ce qu'un de nos vers doit contenir de pleurs !

RÉSIGNATION

Un jour viendra, mon cœur, où vous oublierez tout,
Où la joie ordinaire et les hontes humaines,
Ainsi que le Passé, s'effaceront en vous :
Vous n'aurez plus d'amours, vous n'aurez plus de haines ;

Nul souvenir vivant ne vous étreindra plus,
Vous n'aurez plus souci des choses antérieures,
Le monde vous sera le livre qu'on a lu
Et dont on égara les pages les meilleures !

Vous ne rêverez plus, vers le soir triste et doux,
A d'autres soirs pareils qui furent un poème...
Vous ne comprendrez plus le divin mot : je t'aime...
...Un jour viendra, mon cœur, où vous oublierez tout.

Mais grâce à la bonté pieuse de la Terre,
Lorsque ce jour viendra, par un juste retour,
Tout ce que l'on aimait d'un éphémère amour
Oubliera votre nom encor plus éphémère :

Ainsi vous resterez, sans regret, sans désir,
Pareil à l'étranger qui s'attarde à la porte,
Sans qu'on fasse un signe et sans qu'on lui apporte
Un banc pour s'y asseoir, un lit pour y dormir...

Et toi, tu t'en iras de mon seuil, et mes pleurs
Te feront un cortège idéalement triste ;
D'un geste calme et doux et d'un regret d'artiste,
Je chanterai ta mort en te couvrant de fleurs...

Mon enfance et ma vie, et ma foi passionnée
Te reverront partir, une souffrance au cœur ;
La jeune émotion de mes jeunes années
Regrettera la fin de son premier bonheur...

Tu t'en iras plus pur que l'eau de la fontaine,
Tu t'en iras plus pur que l'or d'un souvenir,
Et le reflet pâli d'un très ancien désir
A peine troublera ta chasteté lointaine.

Mais il se peut qu'un soir de lune et de velours,
Me rappelant ta voix tremblante de tendresse,
Je cherche en un baiser de quelqu'autre maîtresse
A retrouver l'émoi de ton étrange amour !

L'INCONNUE

Je vous ai vue en rêve et ne vous connais point,
Mais je sais cependant que vous êtes mon rêve !
Et j'attends, sans émoi, que le hasard achève
Ce qu'un soir de douceur m'a prédit au lointain ;

J'ignore la couleur même de votre robe,
Vos cheveux étaient-ils plus blonds que le soleil,
Etaient-ils à la nuit splendidement pareils ?
Mon rêve est incertain : l'oubli me le dérobe...

L'unique souvenir dont je garde les feux
Et qui reste brillant et doux dans ma mémoire,
M'a montré, lumineuse entre des cils de gloire,
La caresse profonde et calme de vos yeux.

Vos yeux... je les aurai, à moins que je n'en meure,
Je remuerai la Terre afin de les trouver...
Par un matin joyeux, à force d'en rêver,
Ils viendront consoler ma peine intérieure !

Qui sait ce qu'ils diront, ce que je répondrai,
Et quels mots échangés révéleront votre âme?
...Passez, dit le Poète... Adorez, dit la Femme...
Je crois très doucement que je vous aimerai !

Et c'est pourquoi, beauté chère que je désire,
Je passe de longs soirs à chanter des chansons
Pour que vos jolis yeux, en écoutant ces sons,
Connaissent mon chemin et daignent me sourire !

MÉLANCOLIE

J'ai perdu la douceur de l'ardente jeunesse,
J'ai perdu l'espérance et j'ai perdu l'amour;
Je ne crois plus, dans le déclin doré des jours,
A ces illusions qui chassaient la tristesse :

Je reste sans désir, comme une âme en détresse;
Que m'importent les gens qui vous disent : toujours !
Je sais que c'est fini, le destin reste sourd,
Et plonge dans mon cœur le poignard qui me blesse.

J'ai donc gâché ma vie, si belle et si féconde !
Moi, qui croyais tenir et dominer le monde,
Un unique regret me torture parfois :

C'est d'avoir méconnu et délaissé ma Mère,
Qui mêlait aux conseils de son amour sincère
Les baisers contenus dans l'urne de sa voix...

NARCISSE

Pourquoi veux-tu souffrir de m'avoir vu passer
Par un matin d'azur au chemin de ta vie ?
Continue, en chantant ton voyage, et oublie
Mes yeux qui dans ton cœur se seront effacés...

Je ne me souviens plus des dates ni de l'heure
Où je t'ai rencontré pour la première fois ;
Tes gestes de prière et le son de ta voix
Ont fui de ma mémoire, ont fui de ma demeure.

Pourquoi veux-tu pleurer sur mes accents d'hier ?
Les choses d'autrefois pour jamais restent mortes...
Puisque je suis parti, pars en fermant la porte
Et laisse au vieux jardin venir s'asseoir l'Hiver.

Mes lèvres épelaient jadis de doux hymnaires ;
Regarde le soleil : dis-moi, est-il plus beau ?
Les rêves des humains s'inscrivent sur de l'eau,
Et la terre insensible écrase nos chimères !

Pourquoi veux-tu souffrir, mes regards sont ailleurs...
... Je continue de vivre en riant dans les glaces,
Je suis l'Enfant Narcisse, ingénu, qui s'embrasse,
Et je reste amoureux de mon portrait railleur !

Je languis sur moi-même, et dédaigne ta haine,
Je vais cueillir la fleur pareille à mon regard,
Et les jeunes baisers que je donne au hasard
Sont les seuls dont ma lèvre ait la douceur humaine...

Je danse en m'adorant tout au bord des fontaines !

TOUT ÉTREINDRE...

Tout étreindre ! serrer le monde sur mon cœur !
Vivre comme la terre ardente et lumineuse,
Et sentir, dans ma chair, la force bienheureuse
Des puissantes forêts et des plaines en fleur !

Vivre avec l'innombrable et féconde nature,
Du réveil, de l'émoi, et du frisson de Pan ;
Me dresser dans le ciel avec l'arbre géant,
Ou ramper dans l'humide et sauvage verdure...

Connaître tout ! souffrir, puisqu'il faut en souffrir,
Mais, avoir tant vécu que rien des joies humaines
N'ait pu se détourner de mon mâle désir !
Mêler l'aube à la nuit, la tendresse à la haine,

Pourvu que je te tienne, ô mon unique amour.
De bras multipliés, comme une lourde amphore,
Pourvu que, pâlissant la transparente aurore,
Tu fasses près de moi s'évanouir le jour !

Pourvu que je connaisse, au fond de tes prunelles,
Le philtre indéfini que verse leur langueur
Fier de mon agonie à ta Beauté fidèle,
Grisé d'avoir tenu le monde sur mon cœur !

L'AMOUR ENSEVELI

(1904)

Les bourreaux...

Le jour où Dieu voudra qu'enfin l'on me délivre,
Et que, vivant, j'échappe aux mains de mes bourreaux,
Soudain, comme un fantôme arraché du tombeau
Je surgirai, railleur, devant ces hommes ivres !

Crachant leurs calomnies sur les pages d'un livre
Je jetterai leurs cœurs aux griffes des corbeaux,
Et fardé par la joie et vêtu de sanglots
Je pourrai me venger des tristesses de vivre !

Oui, ce sera mon tour, Semblable que je hais,
De te rendre le mal qu'aujourd'hui tu m'as fait,
De t'enchaîner sanglant sur des rêves en ruines.

Ce sera bien mon tour de rire des humains,
Et, cabré comme un Roi qu'insultent les vermines,
De cravacher ta face, ô mon frère Caïn !

Recueillement...

Vous autres, qui m'eut dit qu'un jour, à pareille heure,
J'écrirais en prison ces vers désespérés,
Que les cris jaillissant de mon âme qui pleure,
Malgré l'ombre et la nuit, viendraient vous implorer ?

Vous autres, qui m'eut dit, qu'un jour, dans ce silence,
Mon cœur sangloterait sur le Passé trop beau,
Et que tout palpitant d'une jeune espérance,
Si près du Nirvana, il aurait son tombeau ?

Qui donc pouvait prévoir, sur le bord du rivage,
Où, joyeux, je partais en m'écriant : Toujours !
Qu'un destin préparait cet atroce naufrage,
Qu'un rictus glacerait le rire de l'Amour ?...

Qui donc aurait nié la fraîcheur de l'aurore
Dont s'enivrait alors mon timide baiser...
Les ténèbres, pourtant, m'environnent encore,
Et je n'évoque plus que de l'orgueil brisé !

Car, pareil au marin rejeté sur la grève,
Après que la tempête a détruit son vaisseau,
Sans comprendre mon deuil je regarde mon Rêve,
Lentement disparaître au sein profond des eaux ;

Le soleil peut briller dans l'azur : que m'importe ?
Ma jeunesse s'exalte ainsi que ma douleur,
Et c'est en devinant la venue de ces mortes
Que j'avais, dès vingt ans, sacrifié mon cœur !

*
* *

Cependant le matin s'éveille au ciel tranquille,
Ma cellule blanchit à sa pâle clarté,
Et j'écoute, au lointain, tout prêt à sangloter,
Frémir jusque vers moi le bruit de la grand'ville.

Pourquoi tant de chagrin à ces seules rumeurs,
Pourquoi tant de regret et pourquoi tant de larmes ?...
Ces appels inconnus semblent des cris d'alarme
Que jettent les vivants vers celui qui se meurt.. !

J'AVAIS IMAGINÉ...

J'avais imaginé quelque matin mystique
Pour partir avec vous vers des pays plus beaux.
L'on se serait aimé d'une façon unique,
Sous un ciel tendre et fin, presque mélancolique,
Grisés par des départs comme en peignit Watteau.

Nos baisers auraient eu des fraîcheurs de fontaine.
Nos doigts tremblants se seraient joints comme au hasard,
Nos cœurs eussent chanté de musique incertaine,
D'une musique douce et qu'on distingue à peine,
Mais qui nous fait pensifs comme au temps de Mozart...

Ce beau rêve a duré moins encor qu'une rose :
Sans doute, en l'effeuillant, m'avez-vous renié.
Dans ce cachot, d'angoisse, et pour pleurer ces choses,
Peut-être, avec la mort pour toute apothéose,
Nous aurait-il fallu la voix de Chénier !

Vous voici donc venue...

Vous voici donc venue, ô langueur de septembre,
Avec vos pampres roux, chargés de raisin mur ;
Une odeur de moisson voltige au ciel d'azur,
Et c'est dans les vergers presqu'une haleine d'ambre...

Des oiseaux lents et clairs planent à l'horizon
D'où naît, comme un soupir, la caresse des brises,
Tandis qu'un frais pipeau dans le soir s'angélise
Et chante le retour de l'arrière-saison !

Les jardins en débauche et les bois pleins de sève,
Présagent l'agonie des automnes vermeils ;
Un voile en mousseline atténue le soleil,
Et l'été finissant s'enveloppe d'un rêve...

Vous avez la Beauté des mystiques désirs,
Epoque des sylvains, des faunes, des bacchantes,
Voluptueuse ainsi qu'une ancienne amante
Evoquée dans un spasme au moment de mourir !

Et pourtant la luxure effrénée de vos heures
Demeure, malgré tout, le tendre et doux adieu
Que font les jours fanés, et les printemps trop vieux.
A la terre attristée qui embaume et qui pleure...

J'aime l'odeur des buis...

J'aime l'odeur des buis, enivrante et amère,
Qui flotte vaguement au seuil des vieux jardins ;
Elle est du temps jadis et des jours incertains,
Et donne à l'allée morte un air de cimetière...

On croirait, quand on passe à l'heure du couchant,
Respirer les sanglots des choses abolies ;
Des fantômes d'amour, qu'en poète on supplie,
Palpitent dans l'odeur des buis agonisants :

La détresse des rois, les gloires éphémères,
Les belles de jadis en bercent leur déclin ;
C'est le dernier encens des Versailles lointains
Qui gisent, mutilés, dans leur robe de pierre...

Tout un hier fané, tout un siècle dormant
S'éveille et pleure encore avec le soir qui sonne,
En ce parfum mouillé de regret et d'automne
Qui semble l'éternel requiem d'un Amant !

Automne.

Automne ! ô douloureux et frissonnant Automne !
Ciels lointains tout vibrants d'oiseaux qui vont partir,
Matins harmonieux où l'âme s'abandonne
Plus chastement encor qu'en un soir de désir,

Crépuscules voilés de tristesse mystique,
Précurseurs de départs qui vous brisent le cœur,
Baiser de cendre et d'or, rayon mélancolique
Du soleil pâlissant à la terre qui meurt,

Automne, ô douloureux et frissonnant automne,
Tombeau du printemps clair et des tendres languirs,
Que j'aime ta splendeur et que je lui pardonne
Dans ses charmes déchus de me faire souffrir !

Tes accents désolés plaisent à ma détresse
Et je préfère, aux jours lumineux de l'Eté,
Ta plainte sans espoir, tes sanglots sans promesse,
Tes matins sans soleil et ton ciel sans clarté !

L'orgueil des bois vermeils, profonds et solitaires,
Les vallons délaissés, les parcs silencieux,
Sont pareils à moi-même et mes jeunes prières
Répondent lentement à leurs graves adieux...

Ma volupté se mire au fond de l'eau tranquille
De tes lacs alanguis, de tes fleuves dormants,
J'écoute à l'horizon les musiques d'idylle
Qui chantent pour toujours l'agonie des serments !

Car tu n'es pas propice, ô saison souveraine,
Aux départs vers l'amour, aux colloques vainqueurs,
Et plus d'un qui pensait triompher de sa peine
Après tes deuils a vu la fin de son Bonheur...

Les parfums effacés que la tourmente emporte
Ressemblent à tous ceux dont je me suis grisé...
...Et je retrouve, hélas, en chaque feuille morte
Quelque chose de doux comme un rêve brisé...

O Justice des temps...

O Justice des Temps qui troques tes balances
Contre un fouet infâme et vil de délateur,
Je te jette en défi mon courage et mon cœur,
Et j'attends, dédaigneux, les humaines vengeances !

Car un matin viendra, plus fort que les souffrances
Pour démasquer ta honte aux regards des vainqueurs,
Et l'avenir vouera la foule des menteurs
Au mépris indulgent des futures engeances...

C'est pourquoi, jusqu'au seuil de mon propre tombeau
Je renie ton pouvoir, ô sinistre corbeau,
Perché sur le gibet des erreurs et des crimes,

Tout hérissé de joie quand tu peux, en un jour,
Précipiter, vivants, jusqu'au fond des abîmes
La Jeunesse et l'Espoir, et mon frère l'Amour !

Maintenant, je vous tiens...

Maintenant je vous tiens, ô lâches que vous êtes,
Je vous secoue, Pantins grotesques et méchants
Qui n'eûtes pas pitié des larmes d'un enfant :
Au pilori l'histoire accrochera vos têtes !

Et l'on verra mêlés, comme on mêle les bêtes,
Vos visages honteux, juges trop confiants
Accolés aux rictus des valets outrageants,
Des obscènes témoins qui furent de ces fêtes !

Car vous avez trahi plus encor que Judas,
Vous avez remué la fange avec vos bras :
Vous vous êtes souillés ainsi que des Vandales,

Pour pouvoir assouvir vos haines, ô menteurs,
Pour vous vautrer, pourceaux affamés de scandales,
Dans l'auge de fumier où je jette vos cœurs !

La musique est douce aux amants...

La musique est douce aux amants,
Et le ciel est plein de musiques !
... Donnez aux mourants des reliques,
Les reliques de leurs serments...

Et laissez-moi partir, chère,
Enfant ingrate, ô mon Amour,
Avant que ne luise le jour
Illuminé de lumière !

Je veux cacher mes pauvres pleurs
A la riche ironie des hommes :
M'en aller... c'est mon droit, en somme,
Avec le vide dans le cœur !

Adieu ! je pars, sans un blasphème :
Oubliez-moi... mais si le soir
Vous étiez triste et sans espoir
Redites tout bas ce poème...

Entre les pages, chastement,
J'apparaîtrai, signe mystique ;
Le ciel sera plein de musique :...
... La musique est douce aux mourants !...

LE DANSEUR AUX CARESSES

(1906)

AUX JUGES, SUR LA TERRE

Vous êtes les valets de César, les valets
Les plus bas, les plus sots, les plus vils, les plus laids
Que Tibère ait gardés dans ses chambres d'esclave.
Vous me jetez au front de la boue que je lave
D'un seul geste assez fier pour atteindre l'azur,
Et pour rayer vos noms qui salissent le mur.

C'est vous qui resterez dans l'ombre où vit la honte
Sans pouvoir arrêter la lumière qui monte!
Quant à moi, je serais vaincu par la douleur,
Si malgré les écarts, les mépris, les colères,
Je ne conservais point, limpide au fond du cœur,
La clarté du ciel grec dont tressaillait Homère!

NOCTURNE

O bel Ange du Mal qui viens dans les ténèbres
M'exalter la douceur de l'amour qu'on maudit,
Ange triste, exilé des divins Paradis,
Dis-moi quelle ombre étreint ton sourire funèbre?

Tu as pourtant connu les plus sanglants baisers,
Et votre étreinte hurlante, o tendres jeunes hommes!
En toi s'est réflété leur plus beau rêve, comme
Le clair de lune en mer, aux soirs poétisés...

Des enfants t'ont offert la fraîcheur de leur bouche,
Et leur âme innocente où tremblait l'Inconnu.
Le monde entier a tressailli dans tes bras nus,
Sur ton ventre, ô Satan, qui ricanes, farouche!

Car tu passes, tu vas, tu méprises, tu meurs,
Tu renais! balayant la terre de tes ailes,
Cependant qu'on essaie, en l'erreur éternelle,
De combler par un Dieu le vide de nos cœurs...

... O bel ange du mal qui hantes les ténèbres,
Dis-moi quelle ombre étreint ton sourire funèbre?

LES YEUX DES BLONDS ADOLESCENTS

Les yeux des blonds adolescents
Ont contenu toutes mes larmes...
Mais leur regard avait un charme
Assez profond pour en pleurer.

La lèvre en fleur des jeunes hommes
A contenu tous mes baisers :
Et cette étreinte méprisée
M'a révélé des joies sans nombre.

Mais leur pensée a fui la mienne ;
Ils n'ont jamais osé chérir
L'amour profond jusqu'à mourir
Que leur offrait ma vie blessée...

... Et je n'ai plus rien dans le cœur !

HE

C. 3. 3.

Quand tout est noir — palais et bouges —
Et que Londres en briques rouges
S'endort fumeux dans le brouillard,
Le vîtes-vous passer très tard,
Après les ivrognes hagards,
Comme un fantôme — entre ses gouges ?

Piccadilly s'allume encor
De quelques vagues réseaux d'or ;
(Dewar's whisky ou pintes d'ale)
A peine un cri par intervalles...
Mais Lui pourtant, frappe les dalles
Du pas sec et glacé des morts.

Il marche obscène, railleur presque,
Enorme, avec un air burlesque
Et des bajoues enflées de pleurs...
C'est la misère et c'est l'horreur :
Mais c'est l'extase d'un Penseur
Que la prison rendit dantesque.

Il passe, l'air d'un souverain,
D'autres, hélas ! tendraient la main
Pour de l'argent, pour des prières...
Mais le malheur fait la misère
A la fois plus triste et plus fière :
Qu'importe où l'on sera demain ?

Parmi les gloires ennemies,
Il passe, avec la calomnie
D'avoir lui-même haï l'amour !
Vagabond, il crie au secours
Malgré l'orgueil de ses yeux lourds...
...Lourds de détresse et de génie.

Ainsi va-t-il jusqu'à l'endroit
Où, dominant du front les Rois,

Rêvent Byron et Shakespeare ;
Vers eux il monte sans rien dire,
Semblant déjà statue de cire
Près de ces bronzes d'autrefois...

Et dans le clair de lune étrange
Où renaîtraient les mauvais anges,
Avec des vices d'au delà,
Ces revenants saluent très bas
Pour l'accueillir dans leur phalange,
Wilde en habit de forçat !

PLAISIR LATIN

Plaute et Térence disaient vrai :
L'homme ne vaut pas sa sandale,
Et jusqu'à l'ombre sépulcrale
Ne sait point demeurer en paix ;

Diogène assis sur sa tonne
Ne regardait que le soleil,
Et ses égaux comme pareils
Au petit chien de Suétone...

A quoi sert-il d'avoir des lois ?
Notre plaisir vaut leurs folies ;
L'unique charme de la vie
C'est d'être absurde quelquefois.

C'est d'être au gré de nos caprices
Triste ou joyeux tour à tour ;
D'après le jour, d'après l'amour,
D'après l'acteur qui entre en lice...

Mais... par Bacchus, rien ne vaut mieux
Batylle, ô mon ami fidèle,
Si tu dédaignes les femelles
Que vivre infâme et très heureux !

NOSTALGIQUE

Tu es là près de moi... si près que je peux voir
Dans tes yeux transparents mourir de la lumière,
Et la nuit va venir, plus calme que le soir,
La nuit tiède où l'amour semble agrandir la terre.

Tu es là, près de moi, si près que je respire
L'odeur de tes cheveux bouclés languissamment,
Et comme un malheureux, j'assouvis mon tourment
Dans le mensonge aigu et fin de ton sourire,

Mais ton cœur reste loin comme une île des mers !

GIARDINI D'ITALIA

O Jardins d'Italie croulant de fleurs pâmées,
De pétales sucrés qui défaillent de sève,
Mélangeons vers le ciel ces parfums et ces rêves,
Je veux que vos bouquets s'effeuillent sur mon cœur !

Vers les cyprès de bronze bleu que le soir dore,
Sous les figuiers bossus où bourdonne l'abeille,
Assis avec Virgile sous les grappes des treilles,
J'égarerai mes doigts dans ces écrins d'aurore.

Le lys hiératique et chaste, la verveine,
Le jasmin dont l'odeur évoque l'âme indienne,
Le gardénia laiteux, les iris de Sienne
Aux orangers vernis apporteront leur souffle.

Alors, ô mon Nino, tout énivré d'ivresse,
Nous nous promènerons, pensifs aux bords des eaux,
Le long de l'allée droite, et près de vasques claires
En respirant la Terre où naquit d'Annunzio !

CEUX-LA

Je le sais : il naîtra plus tard des jeunes hommes
Dont les yeux contiendront nos regards et nos pleurs ;
Un idéal pareil transportera leur cœur,
Et ce sera notre ombre, sans que l'ombre se nomme :

Leur âme émerveillée, un peu triste, aimera
Dans la vie, les choses belles et féminines,
Le jour qui meurt, l'automne au ciel, le parc en ruine,
La mer au crépuscule où la lune luira.

Ils prendront un plaisir sensuel, ces candides,
A promener leurs doigts sur des statues, à voir
Briller les feux éteints des gemmes vers le soir,
A s'endormir aux voix de musiques humides ;

Ils goûteront le charme étrange et pénétrant
Qui sourd des yeux pâlis, hautains, un peu malades ;
Inquiets voyageurs, ils seront les Errants
Que Bénarès attire, et que retient Grenade...

Leur esprit voguera au travers du Passé,
Evoquant les pays d'extase imaginaire,
Où des Buddahs sourient aux foules en prière
Parmi les jasmins blancs et les yeux révulsés...

Ainsi attendront-ils quelque vague promesse,
Une étreinte, un soutien, un élan grave et doux ;
Et les voyant passer on les jugera fous,
Car on ne comprend point les stériles tendresses,

Jusqu'à l'heure où lassés par l'humaine douleur,
Mais ivres d'un espoir qu'aucun sanglot n'épuise,
Ils partiront enfin pour la Terre Promise,
Ils mourront à l'aurore en étreignant des fleurs !

JUNGLE

Les longs palmiers légers frissonnent
C'est la nuit sur la jungle et sur mer ;
Dans le ciel chaud zébré d'éclairs
Des astres rouges tourbillonnent...

Arqué sans bruit, près des bambous,
Là-bas, bien loin, le tigre rôde :
Sous le feuillage humide et doux
Luit sa prunelle d'émeraude.

Tout contre moi, me souriant
Du large émail de ses yeux blancs,
Sous la panka tirée sans trêve,
Frêle idole de Ceylan,
Mon petit boy chante et rêve...

Tandis qu'au bord du lac qui dort
Près d'un manguier aux fleurs d'ivoire,
Tinte et frémit la cloche d'or
Des éléphants qu'on mène boire...

PLUS TARD, TU RENAITRAS

Plus tard, tu renaîtras avec les autres rêves
Que l'homme avait maudits depuis l'âge de fer,
Et l'amour qui te fit condamner, ô Sodome,
Jaillira dans le monde au milieu du ciel clair,
Vers qui ce soir, en vain, ma prière s'élève...

Dans le désert qui tressaille d'ivresse encor
De longs frissons de feu ébranleront le sable,
Et l'on verra par un miracle de l'Enfer
Tes palais blancs surgir des nuits inexorables,
Et du tombeau farouche où forniquaient les morts

Les blonds adolescents un peu frêles et mièvres
Que les flammes avaient surpris dans un baiser,
Ressusciteront avec des yeux plus délectables,
Des corps plus languissants et plus extasiés,
Sur lesquels doucement viendront mourir des lèvres...

Cependant qu'endormis dans les bras des Douleurs
Nous resterons absents, nous autres qui pleurèrent,
De ce triomphe où l'Adonis martyrisé
Répondra d'un seul geste à nos longues prières,

Et découvrant sa nudité tranquille et fière
Tendra son sexe double à ses adorateurs !

EXIL

Et puis, vous comprendrez la souffrance, la honte,
L'élan mystérieux de l'amour ; vous verrez
Si l'on passe en pleurant des soirs enfiévrés...
Vous saurez la misère et la vie qu'on affronte !

Mais pourtant délivrés des mensonges humains,
Le cœur tout vaporeux par ces rêves mystiques
Qui font de nos baisers la plus douce relique
Oubliée par les Grecs aux lèvres du dédain,

Comprenant le bonheur d'être entouré de haine
Et d'aimer en secret comme on aime les dieux,
Vous bénirez le sort, et vos deux bras heureux
Se tendront dans la nuit pour accepter leurs chaînes !

Les sarcasmes, la boue, les cyniques désirs
N'atteindront plus jamais votre visage grave :
Car dans vos yeux hautains luira le souvenir
De Fersen exilé au milieu des esclaves !

THE DEAD ONE

Vieux masque enfariné qui roules ta tristesse
Dans la nuit, au milieu des pays nébuleux,
Lune qui brûle encor sur le seuil du bon Dieu,
Je ne sais quel cierge aux fragiles caresses,

Est-il vrai que ta face exsangue de pauvresse
Soit accueillante et douce aux hommes malheureux ?
Est-il vrai que tu sois la compagne de ceux
Qui pour toute la vie ont vécu sans ivresses... ?

O lune des pendus et des vaines promesses,
Tes rayons tremblent trop pour les cœurs douloureux,
Et si tu es restée l'amie des songes-creux,
C'est par ton air morbide et non par ta tendresse...

Car tu ne donnes point la joie ni la sagesse :
Les chimères brisées n'en revivent pas mieux...
Et c'est à peine si, vers l'heure des adieux
De ton regard, railleur un peu, tu nous confesses ;

Car pareille à moi-même et aux calamiteux
Qui traînent leur misère ainsi qu'une drôlesse,
Tu caches sous ta poudre une énorme détresse,
Lune sinistre et froide, ô lune enchanteresse

Dont l'œil de suicidé grimace dans le ciel !

SEULE FIN

Un jour aussi, la mort vous brisera, Pensée
Qui conteniez mon Rêve en vos murs de cristal ;
La mort vous brisera de son geste brutal,
Et ce sera la Fin, le Bonheur, l'Odyssée !

Libre de tous les liens qui rattachaient sur terre
Ses élans, ses essors vers des pays plus beaux,
L'âme du réprouvé jaillira du tombeau
Fuyant le souvenir des anciennes misères !

Et pendant que ma chair nourrira ses vermines,
Je suivrai dans l'éther les mystiques chemins
Qui relient d'un pont d'or les jours sans lendemains,
Les soleils sans clarté, aux corps sans origines !

AINSI CHANTAIT MARSYAS

(1907)

VOLUPTUAIRE

O mon unique Elu, dont la lèvre gonflée
Evoquait le plaisir qui plus tard mentira,
Sourcils gamins ; gestes soyeux, langueur voilée,
Brûlures de l'amant, dont l'étreinte accablée
Criait l'ardeur de mes bras,

Narines voltigeant sur les coins du nez frêle,
Rayon de clair de lune endormi près des dents,
Lys pur d'un torse, élan du cou, et vous, prunelles,
Qui semblez mourir presque en abaissant les ailes
Des longs cils d'ombre frémissants,

Seins tiédis sur lesquels s'exténuent des opales,
Aisselle, vapeurs d'or au fond d'un clair obscur,
Talons brunis, mollets nerveux, odeurs du mâle,
Ventre, dont l'encens rose étreint la voix qui râle
Ivre des temples de Nagpur,

O beauté ! Comment donc m'as-tu fait ton esclave ?
Par quelle aube d'amour, par quel soir, par quels sorts
Ai-je été lanciné d'une émotion grave,
Et condamné, depuis, à souffrir de l'entrave
D'un beau visage ou d'un beau corps ?

POUR TOI QUI M'AS FAIT SOUFFRIR

Je n'avais plus que toi sur terre
O Voluptueuse Infamie,
O mon cher Crime solitaire,
Toi qui vibrais dans mes artères,
Tu m'as quitté pour l'Ennemie !

Je buvais ta bouche suprême :
Ton regard valait un serment,
Et j'aurais cinglé d'un blasphème
Celui qui souillant mon poème
Eût osé dire que tu mens !

Pareil aux quêteurs de Pouzzoles
Attendant l'aumône des morts,
Je te faisais une auréole
Avec un baiser qui s'envole
Joint aux caresses de ton corps...

Et pourtant, mon Amour, ma Sève,
Tu oublias ce qui fût nous...
En voulant tromper mon beau Rêve
Tu trompas ta jeunesse brève
Et ma tendresse à tes genoux.

Je ne suis plus fier de ces nuits
Où, comme un dieu, sur les parvis,
Tu faisais pâlir l'or des masques...

Tu as éteint tous les rubis
De mon orgueil jeune et fantasque !

LA FRIPEUSE DE MOELLE

Puisque tu ne crois pas à mon tragique Amour,
Et que tes yeux, le soir, rient à d'autres visages,
Puisque je suis trop loin pour demeurer l'image
Empreinte sur ta bouche aux novices contours,

Puisque rien ne paraît te valoir une femme,
Et puisque la Douleur aux mains inertes n'est
Qu'un mendiant qui pleure avec un air benêt
Devant le seuil souillé de l'hôpital en flammes,

Puisque ma passion n'a pas d'échos en toi,
Que les rêves qui font que je souffre et je t'aime
Te paraissent, à toi, un anormal blasphème,
Pars ! Va-t-en bien loin. Tu es libre cette fois !

Va renifler la jupe où germent des acides !
Barbouille-toi le corps aux baisers des putains...
Bientôt la syphilis, entre ses bras putrides,
Vengera sur ta chair mon pauvre cœur humain !

Vénus aux flasques seins, aux lourdes cuisses veules,
Béate de souiller d'un rut vil un enfant,
Engloutira ton âme en son ventre bouffant
Et te broiera les os sous ses graisses en meule...

Pourtant à certains soirs, aigri par le remords,
Tu te rappelleras ma tendresse angoissée :
Vos étreintes à elle et toi seront glacées
De se pâmer ainsi aux chevilles d'un mort !

Et lorsque la menstrue écœurante d'odeurs
Giclera le vomi poisseux de sa matrice,
Tu croiras voir couler d'un obscène calice,
Coagulé au fond des sexes fossoyeurs,

Le sang des gas vidés par les Ève-Vampires !

IL FURTO

Parce que la voilà et qu'elle a vu mon bien,
Et qu'elle a blasphémé notre ardente prière,
Parce qu'elle a souri pendant que j'étais loin
Vers tes yeux qui n'ont pas compris l'amer chagrin
D'avoir trompé ton seul ami et ton seul frère,

Parce qu'elle arracha tant d'espoir à mes mains,
A mes mains caressant ta jeunesse éphémère,
Parce qu'elle a brisé la statue, un matin,
Où j'allais pour offrir les fleurs de mon chemin,
Et qu'elle n'a pu semer entre nous que misère,

Parce qu'elle a tout pris en ne nous laissant rien
Que des remords, que des sanglots, et que des pierres,

Parce qu'elle a volé mon amour sur la terre
Et qu'elle a fait mourir nos cœurs jusqu'à la fin,

Je lui souhaite un jour mes sanglots solitaires,
Je lui souhaite un jour de sentir, la Vipère,

Les morsures dont saignait le cœur de Caïn !

Ce matin, tu dormais comme un petit enfant :
Tes deux beaux bras pliés, la joue sur ta main brune,
Un souffle égal semblait calmer l'heure importune ;
Tes lèvres avaient l'air de quelqu'enchantement...
Entre les cils luisait un fil de clair de lune :
Mon Nino ! tu dormais comme un petit enfant !

Plus rien ne paraissait de l'aventure ancienne...
On n'eut pas dit que le malheur était passé
Besace au dos, rempli de longs frissons glacés,
Par le seuil noir de ma maison et de la tienne...
... Les cernes seuls t'accusaient un peu plus lassé...
Mon Nino ! — oublieux de l'aventure ancienne !

Et moi, seul près du lit où ton corps embaumait,
Tel qu'aux pieds de Narcisse endormi, je pensais :

Combien de pleurs devront laver ces baisers d'*elle ?*
Combien de dévouement résigné et fidèle
Te fera m'accepter encor à ton chevet

Nino ! pour adorer en toi ce que j'aimais !

RELIQUES AU CRÉPUSCULE

Que je te pleurerai lorsque je serai vieux,
Quand tu seras l'esclave amoureux d'autres chaînes...
Quand je n'aurai de toi, en ces heures sereines,
Que l'orgueil automnal d'avoir étreint un Dieu !

Le passé tendre et clair aux souffrances cruelles
M'évoquera ton rire et tes baisers soyeux,
Tandis que solitaire et doux, comme un adieu,
J'écouterai, là-bas, mourir des tarentelles...

Un alanguissement s'exilera des cieux :
Ce que j'aimais en toi n'est que ma propre ivresse...
Et la splendeur des nuits, mêlée à ma tristesse,
Jettera son linceul d'étoiles sur nos yeux !

LES EXTATIQUES

Chantez-moi doucement
La langueur des amants
Solitaires...
Chantez-moi, voulez-vous,
Le malheur d'être un fou
Sur la terre...

Dites-moi comme ils ont
Par les nuits de mousson
Parfumée,
Gémi au bord des mers
Au souvenir amer
Des aimées...

Est-il vrai qu'on les voit
Comme écoutant des voix
Invisibles ?
Et que leurs yeux déçus
Rêvent à leur insu
L'impossible ?

Nul n'entre-t-il jamais
Dans le deuil des palais
Où l'on pleure ?
Moi aussi j'ai souffert
J'ai connu le désert
Dont ils meurent :

C'est pourquoi doucement
Chantez-moi les amants
Solitaires,
Chantez-moi, voulez-vous,
Le malheur d'être un fou
Sur la terre !...

VIENS BERCER...

Viens bercer mes regrets :
Nos pensers, en secret,
Etouffent de présages...

Dans tes yeux j'ai revu
Les vaisseaux disparus
Vers de bleus paysages !

Sur les lacs de ton corps
Leurs lents sillages d'or
Avaient l'air de poursuivre

Un tendre oiseau marin
Que mon rêve orphelin
Escortait d'un vol ivre...

Prends mon cœur sur ton cœur :
D'un sourire menteur
Voile mes nostalgies,

Nous irons, si tu veux,
Plus tristes et plus vieux
Jusqu'à des Birmanies

Où tout fait tant souffrir
De beauté, de désir
Et d'ardente jeunesse,

Qu'on hume sur la peau
L'opium des sanglots
Aux inertes sagesses...

EN VAIN J'AURAI VOULU...

En vain j'aurai voulu ressusciter ton corps
Qui sur son torse lyre a fait vibrer l'Histoire,
Antinoüs, dont seul notre cœur est la tombe !
N'anime pas le marbre où ta beauté s'endort :
Ne descends point, pieds nus, dans de la poudre d'or...
Le laurier n'est plus même un emblème de gloire,
Antinoüs, dont seul notre cœur est la tombe !

Si tu venais, ton regard, clair comme un beau seuil,
Mépriserait les désirs vils qui nous embrasent
Et ces mélancolies qui n'ont pas un seul Rêve...
Car l'homme s'offre à la Vénus des carrefours ;
Et dans Rome, où la pierre étincelle d'orgueil
Le lupanar suffit à leurs seules extases,
A ces mélancolies qui n'ont pas un seul Rêve !

Barbares ! l'on perçait la mamelle des Dieux
D'un coup de lance obscène, en violant un temple...
Daphnis est mort ! Eros est mort, Nisus est mort !...
Colisée, à qui songe ta ruine dans les cieux ?
Le sol obscur n'a plus d'échos miraculeux :
Il ne se cache rien sous la feuille qui tremble...
Daphnis est mort ! Eros est mort, Nisus est mort !

Pourtant au Latium les nuits flottent, légères ;
Leur mystère aurait dû contenir ton mystère...
Qu'as-tu fait des Césars qui baisaient tes statues ?
Vêtu de clair de lune et de soirs oubliés,
De peplums blancs, de pourpre d'or et de colliers,
Toi qui fus le sourire adolescent sur Terre
Qu'as-tu fait des Césars qui baisaient tes statues ?..

LES RETOURS

Ils ont raison ceux qui nous plaignent,
Ceux dont le cœur s'émeut, et daigne
Écouter souffrir notre cœur :
Car par l'amour dont le mien saigne
J'ai connu l'épuisant bonheur !

Pourtant lui vendrais-je ma vie ?
Commencerais-je sans envie
Un dialogue avec les morts ?
Oh ! laissons, afin qu'on l'oublie
L'ancien vaisseau dormir au port...

Que les vagues bercent son somme,
Lui rappelant sans qu'on les nomme
Tous les océans parcourus,
Et l'infini des jeunes hommes
Qui chantèrent sur son pont nu !

DEUX IN MEMORIAM

(1913)

FRANCIS LATOUCHE

MORT A VINGT-SEPT ANS

Fracas d'autos ; Paris souillé ; pétrole et boue,
Brumes d'hiver ; tristesse, gel, trottoirs navrants
Où l'on piétine avec un rictus d'émigrant,
Plein de révolte — et plein de deuil, sans qu'on l'avoue...

Des cris. On hurle ! Un autobus comme ivre... Il troue
Après un dérapage effroyable et sanglant,
Je ne sais quel tunnel d'horreur — comme un torrent !
Des hommes écrasés râlent, le spasme aux joues...

On les ramasse ; on lès emmène ; ha ! qui sont-ils ?
Leur nom est ignoré. La morgue ? grande ouverte :
Le cadavre anonyme y aura son exil.

... Et toi qui rêvais tant d'Athènes violette,
O Latouche ! Vengé du misérable sort,
Que Narcisse aux bras blancs t'adoucisse la mort !

GERMAIN WENZEL

MORT A VINGT-QUATRE ANS

Nous étions au banquet d'avril, o ma Jeunesse !
La vie aux flûtes d'or dansait devant tes yeux
En grisant ton cœur chaste et vainqueur de promesses...
Et toi sur les coussins de pourpre, comme un dieu
Adolescent, comme Hylas aimé d'Hercule,
Railleur, souple et sûr de toi, tu choisissais
Malgré les yeux plus lourds et les voix moins crédules
Un beau corps à cueillir, puisque la vie dansait !

*
* *

Enivre-toi, Poète, aux orgiaques cortèges !
Que tes avides doigts, griffus sous les colliers,
Pillent avec les seins et les nuques de neige
La bacchanale hurlante abîmée à tes pieds !

*
* *

Tu connus un jeune homme — ardent, sauvage et triste,
Qui semblait revenir de Sparte aux porches blancs,
Et qui lut sur ta bouche un appel si tremblant
Qu'il te prit dans ses bras sans que tu lui résistes...

... Et tu connus l'Amour de Platon l'Immortel !
Mais malgré la douceur de ses lèvres de miel,
Tout ivre de nouveau, de clarté et d'espace,
Tu suivis tour à tour le mime svelte et blond,
La courtisane peinte aux acides jupons,
Ou quelque misérable hétaïre rapace...

Et puis comme toujours tu voulais du nouveau,
Exacerbé — hagard, prince des tubéreuses,
Tu jetas tes vingt ans à pourrir sur la gueuse,
Sur Yanthis, au faciès immonde de pourceau !

Son corps masqué de nard exsudait des ulcères
Et tu l'aimas, et tu l'aimas, toi, la Lumière !
O toi qui n'aurais pu l'approcher sans déchoir...

Alors, brusque et cruelle aux fleurs qui se maculent,
Tanatos a voilé le ciel de crépuscule...
Et j'ai moins vu l'orgie entre les cyprès noirs...

*
* *

Myrrhus, brûlons l'encens au creux des trépieds graves...
Jetons des lys meurtris par l'orage soudain
Sur les marches du temple et sur son seuil d'airain...
Et que nos fronts vaincus et souillés soient esclaves !

Car l'enfant d'Adonis, le bel enfant est mort,
Lui qui brillait ici comme le Printemps même...
Son enjouement n'est plus qu'une grimace blême ;
La femme a fait cela : le bel enfant est mort !

Je mènerai du moins sa mémoire en Athènes.
Son souvenir vivra, couronné de verveines,
Et je ferai jaillir, dans la voie des tombeaux,
Un cri tant désolé de mon cœur en lambeaux,
Que les bergers, au loin, pensant aux grands mystères,
Sauront qu'un fils des dieux vient de quitter la terre,
Et qu'il ne reste rien d'un visage si beau !

FINALE

O Foule, o peuple atroce et vil dont j'ai souffert,
O toi qui, mutilant le trésor le plus fier
As tué lâchement ma jeunesse ivre d'elle,
O toi qui piétinas des fleurs, des corps, des ailes,
Et tout l'enthousiasme et toute la ferveur,
Voici ce qu'a saigné goutte à goutte mon cœur ;
Voici ce qu'en mourant, crispée aux portes noires,
Mon âme a dû crier pour crier son histoire
Et pour montrer ton crime, o Foule ! aux temps futurs,
Comme un fantôme hagard au milieu du ciel pur !

*
* *

Dix ans nous ont vieilli. Je fus chassé du monde
Pour avoir commis l'acte — aux yeux du peuple — immonde,

De préférer l'Amour, l'adolescent amour,
L'Adonis au corps souple, ivoire, argent et jour,
Aux podagres Vénus qui pourrissent la rue,
J'étais agenouillé tout seul dans la cohue,
En face du très pur, de l'unique et du beau...
Et comme je priais, l'on creusa mon tombeau
A coups de calomnie et à coups de mensonge.
J'avais l'esprit grisé par le doux vin des songes...
Je sentais en mon cœur Athènes tressaillir,
Et la vie entourait — puisque j'allais périr —
Mon mystique destin de colonnades roses...
Je ne pressentais pas, ignorant toutes choses,
Que mes baisers allaient leur paraître honteux.
Le ciel de Salamine illuminait mes yeux ;
Toute île me semblait à côté des Cyclades...
Le vent avait la voix des dieux de l'Iliade,
Et les bergers de Tyr reposaient sur mon sein !

*
* *

Pourtant je fus chassé, pareil à l'assassin,
Et parce que j'avais répudié les femmes,
Leur coït, leur mensonge ennuyeux et infâme
Je dus payer pour tous, payer même pour ceux

Qui traînent au ruisseau le profil de mon Dieu !
Et l'on me lapida d'ornières en ornières
Sans que je trouve un coin pour cacher ma misère,
Et pour y oublier mon boulet de forçat !

*
* *

Aujourd'hui — se défendre, et haïr, c'est cela.
Et comme j'ai pour nous la franchise qui chante,
Je saurai démasquer tes sottises latentes,
O Foule, Homais d'orgueil que Tartuffe a pour fils.

Ta boue, autour de moi, fera plus blancs les lys !

Aussi, dès à présent, tu ne peux plus m'atteindre,
Je marche, illuminé, devant moi, sans rien craindre,
Le juvénile éros me sert de bouclier ;
Un jour, de beaux garçons viendront me dédier
Leur force et leur idée avant que je ne meure...
Et ce sera pour moi la plus douce des heures !
Jusque-là, que m'importe un peu plus de dédain ?
Je sème de l'amour qui germera demain !

A ton silence encor plus pesant que tes pierres,
A ce naufrage où crut sombrer ma vie entière,
A ton injure, à tes crachats, à tes mépris,
J'oppose ce poème et je jette ces cris !

TABLE DES MATIÈRES

SOUVENIR DES PAGES

Pour le Prince abandonné (1912). 1
Chansons Légères (1901) 7
Petit Lever 9
Un peu Verlaine, un peu Watteau 10
Paris s'étend au loin. 11
Inaugural 12
Treize ans. 13
Sadisme 14
Sommeil païen 15
Fraîcheur 16
Désir 17
Ebauches et Débauches (1902) 19
Le jour où notre amour 21
J'ai le parfum de son baiser 24
O toi, dont la musique. 25

Sur la lagune douce. 27
Au lointain, ce seront 29
Endors-toi ! 30
Venise, o dogaresse 31

L'Hymnaire d'Adonis (1902). 35

Danse satyrique 37
Le joueur de syrinx. 40
Aurore. 42
Paganisme 43
Si tu crains les baisers 45
La chambre est molle encor 46
Causerie 48
Après 49

Les cortèges qui sont passés (1903) 51

Ode à la Fiancée. 53
Que m'importe la mort. 55
Vous qui lisez. 57
Résignation 58
Et toi tu t'en iras de mon seuil 60
L'Inconnue 61
Mélancolie. 63
Narcisse 64
Tout étreindre 66

L'Amour Enseveli (1904) 69

Les bourreaux 71
Recueillement 72

J'avais imaginé 74
Vous voici donc venue 75
J'aime l'odeur des buis. 77
Automne 79
O justice des temps. 81
Maintenant je vous tiens 82
La musique est douce aux amants 83

Le danseur aux caresses (1906). 85

Aux juges, sur la terre. 87
Nocturne 88
Les yeux des blonds adolescents 90
He 91
Plaisir latin 94
Nostalgique 96
Giardini d'Italia 97
Ceux-là. 99
Jungle. 101
Plus tard, tu renaîtras 103
Exil. 105
The dead one. 107
Seule fin 109

Ainsi chantait Marsyas (1907) 111

Voluptuaire 113
Pour toi qui m'as fait souffrir. 115
La fripeuse de moelles 117
Il furto. 119
Ce matin, tu dormais 121

Reliques au crépuscule. 123
Les Extatiques 124
Viens bercer mes regrets 126
En vain j'aurai voulu 128
Les retours 130
Deux in memoriam (1913). 131
Francis Latouche 133
Germain Wenzel 134
FINALE 137

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.